

sistant, que je sentais attaché sur moi (même lorsque je ne le voyais pas), dès que je levais les yeux, il se détournait et semblait éviter de rencontrer le mien. Était-ce là me suivre des yeux avec orgueil et avec amour? ... N'était-ce pas plutôt m'examiner comme s'il me soupçonnait? ... Lorsque ce doute effleurait ma pensée, le sang me montait au visage, et je sentais se révolter à la fois dans mon cœur et mon orgueil et mon amour.

Un jour, nous étions conviés à un grand dîner, dans l'une de ces belles maisons de Paris qui ont l'avantage, devenu rare, de posséder un magnifique jardin. Ce n'était plus la saison des grandes parures. La mienne se composait de dentelles et de mousseline blanche, et j'avais sur la tête une guirlande de fleurs naturelles, dont les couleurs étaient mariées avec ce goût qui, à Paris, se rencontre en toutes choses. Lorsque je parus, on se récria, tout le monde fut d'avis que cette fraîche toilette m'allait à ravir, et peut-être avait-on raison: j'étais à l'âge où les fleurs vont mieux que les pierres, et où le teint peut affronter sans crainte l'éclat du soleil. On était alors à l'époque des plus longs jours de l'année, en sorte que, malgré la durée interminable d'un grand dîner, lorsque nous sortimes de table, les belles lueurs du crépuscule éclairaient encore le jardin, et la société s'y répandit avec un empressement égal au mien.

Si jamais les nuances du ciel, au jour tombant, si jamais l'aspect d'une verte pelouse, si jamais le feuillage des arbres, le parfum et l'éclat des fleurs, semblent attrayants et bienfaisants plus encore que de coutume, c'est, à coup sûr, par contraste avec l'atmosphère étouffante, l'air imprégné de l'odeur des mets, et la lumière brillante et factice d'un grand dîner en plein été. Aussi fut-ce avec un inexprimable soulagement, et presque une joie d'enfant que, dès que le maître de la maison m'eut laissé libre de mes mouvements, je m'élançai sur le perron, et de là dans le jardin, et je fis quelques pas dans la large allée qui longeait la pelouse, en aspirant avec délices la fraîcheur de l'air parfumé. ... J'éprouvais un de ces ardents désirs d'être seule qu'aucune dissipation ne pouvait étouffer, et je l'éprouvais d'autant plus en ce moment, que j'étais préoccupée d'un nouveau changement survenu dans l'attitude de Lorenzo. J'aurais voulu pouvoir réfléchir à mon aise à ce que je devais en augurer.

Pour la première fois, en effet, depuis que nous étions à Paris, et quoique j'eusse, ce jour-là, recueilli plus de flatteries encore peut-être qu'à l'ordinaire, je ne m'étais pas sentie un seul instant observée par lui, comme je l'avais été jusque-là. Pendant le dîner, il n'avait eu l'air occupé que de ses voisins: d'un côté, une femme très-belle encore, quoiqu'elle ne fût plus de la première jeunesse; de l'autre, un jeune homme, d'une physionomie intelligente et pensive, qui s'anima lorsque Lorenzo s'adressa à lui, et sembla répondre à ses questions et le questionner ensuite à son tour avec intérêt. On me dit que l'une était madame de B., dont la beauté était depuis longtemps célèbre; l'autre le jeune comte Gilbert de Kergy, un grand voyageur aussi. M'expliqua le maître de la maison, auprès de qui j'étais assise, et, ajouta-t-il, c'est l'espoir de rencontrer le duc de Valenzano qui l'a, seul, décidé à accepter de dîner avec nous aujourd'hui. Il n'aime pas le grand monde, et au retour de ses longs voyages il se renferme dans sa famille, et se jette à corps perdu dans le monde de la charité, qui est, à Paris, un autre grand monde, dont les étrangers, qui viennent ici en passant, ne se doutent guère.

Tout cela, un autre jour, m'eût intéressée peut-être, mais au moment où il me parlait, je ne songeais qu'à m'assurer de la réalité du changement que j'avais cru remarquer, et c'était à mon tour de jeter furtivement les yeux de l'autre côté de la table. A aucun moment je ne trouvai ceux de Lorenzo dirigés de mon côté, et cependant ce n'était point qu'il fût absorbé par la conversation. Que de fois ne l'avais-je point vu en apparence occupé de son interlocuteur, tandis que le rapide mouvement de son regard m'avertissait de l'attention constante avec laquelle il m'observait. Aujourd'hui, rien de semblable. Je le connaissais trop pour ne pas m'être aperçue de cette différence. Mais je ne savais encore ce qu'il fallait en penser, et s'il m'était permis de m'en réjouir. Ces pensées me poursuivaient à travers la conversation banale qui varie l'ennui d'un grand dîner; elles m'empêchaient même de m'apercevoir que notre hôte était un homme d'esprit, et d'en tirer parti. Avant de quitter la table, je cherchai encore une fois à voir, à la dérobée, ce qui se passait en face de moi. Décidément,

aujourd'hui, Lorenzo n'était pas plus occupé de moi que tout autre mari ne l'est, en public, de sa femme. Mais, cette fois, je remarquai que son jeune voisin me regardait avec attention: ce regard sérieux, presque austère, ne ressemblait nullement à ceux qui si souvent dans le monde me faisaient baisser les yeux. Il m'inspira une sorte de sympathie, et ne me causa aucun embarras.

Je ne pus, toutefois, me livrer à mes réflexions en continuant ma promenade, car je fus presque sur-le-champ entourée de monde, et bientôt je revins sur mes pas, cherchant Lorenzo dans le demi-jour. Enfin je l'aperçus. Il était demeuré sur le perron. Sa haute taille et son noble profil se dessinaient sur le fond éclairé du salon, et près de lui était assise, son éventail à la main, sa voisine du dîner; elle lui parlait avec animation. Lorenzo semblait écouter plutôt que répondre, et une ou deux fois il tourna la tête vers le jardin. Il me cherchait peut-être.

La nuit était presque close, on ne pouvait plus autour de soi distinguer personne. J'étais demeurée immobile près d'un banc, où deux ou trois hommes étaient assis causant ensemble.

—Madame de B... est encore bien belle ce soir, dit l'un d'eux. Ne dirait-on pas, en vérité, qu'elle cherche à reprendre son empire?

—Il lui sera bien difficile pourtant de rivaliser avec cette belle Sicilienne aux cheveux d'or.

—Impossible, à coup sûr, aux yeux de tout autre homme, mais à ceux de son mari, qui sait?

C'étaient là de ces paroles qui voltigent comme un poison subtil dans l'air du monde, de ces paroles qui frappent les oreilles de tous côtés, que l'on entend sans les écouter, et dont il résulte cependant un affaiblissement moral, semblable au mal physique produit par des miasmes dangereux trop souvent respirés. Depuis que j'étais entrée dans cette atmosphère, bien d'autres choses semblables s'étaient dites en ma présence sur tous les sujets. Hélas! il me suffisait d'entendre causer Lorenzo et Lando pour savoir jusqu'où en ce genre pouvait aller la légèreté des paroles. Je cherchai donc à n'attacher point d'importance au bavardage que je venais de surprendre. Lors même que Lorenzo eût jadis porté ses hommages aux pieds de cette beauté un peu surannée, que m'importait? Ce n'était pas, en tout cas, ce qui me préoccupait, mais la question de savoir si le hasard de cette rencontre était la cause du changement que j'avais remarqué, ou bien si je devais en chercher une autre? En un mot, devais-je m'en réjouir ou m'en inquiéter?

En ce moment, et tandis que je me dirigeais lentement vers le perron, ayant échappé dans l'obscurité presque complète à ceux qui voulaient m'arrêter, je rencontrai tout d'un coup Lorenzo. C'était moi qu'il cherchait, car il tenait à la main mon léger manteau de cachemire blanc, et il me le jeta sur les épaules.

Je lui saisis le bras avec joie, et je lui dis tout bas:

—Ne rentrons pas encore, Lorenzo, je t'en prie; faisons quelques pas ensemble dans cette belle allée couverte.

Il se mit à rire.

—C'est bien un peu sentimental, dit-il, pour des gens qui n'en sont plus à leur lune de miel, mais n'importe, j'y consens. Honni soit qui mal y pense! Je vois, d'ailleurs, là-bas une tente illuminée, où, m'a-t-on dit, il se prépare pour nous une surprise musicale; dirigeons-nous de ce côté.

Nous fimes quelques pas en silence. Rien dans ce qu'il venait de dire n'était absolument fait pour me blesser, mais ce ton persifler et indifférent n'était pourtant pas celui que j'avais besoin d'entendre. A travers tout le bruit du monde, je sentais bien que le seul bonheur de ma vie, c'était sa tendresse! Si je l'avais vue seule dans l'inquiétude vigilante dont j'avais été l'objet, ah! jamais je n'aurais cherché à m'y soustraire. Mais, à cet égard, j'avais été incertaine, je l'étais encore; et j'étais trop vraie, trop confiante, trop pétulante peut-être, pour demeurer plus longtemps dans ce doute.

—Arrêtons-nous, ici, Lorenzo, lui dis-je, lorsque nous fûmes au bout de l'allée couverte. Je vois que tout le monde vient de ce côté. Nous entrerons plus tard dans cette tente, et on croira que nous avons suivi la foule.

En effet, une brillante soirée avait succédé au dîner; les salons et le jardin se remplissaient de monde. L'illumination de la tente éclairait le lieu où nous étions, mais cependant nous restions hors de vue; je m'assis sur un banc adossé à un arbre, Lorenzo se plaça auprès de moi.

—J'ai une question à te faire, lui dis-je tout d'un coup. Promets-moi de me répondre sincèrement.

Il eut l'air surpris. Ses sourcils s'élevèrent légèrement, et sa physionomie souriante s'assombrit.

—Je n'aime pas beaucoup les questions, Ginevra, je vous en avertis.

—Tu n'es pas fâché cependant, il me semble, que je réponde aux tiennes.

—Non; mais je n'y tiens pas cependant, car je sais t'interroger et te comprendre sans t'en donner la peine.

—Et c'est dans ce but que, au lieu de me parler, tu me regardes, et que tes yeux me suivent partout avec tant d'attention?

Il sourit et fut un instant sans me répondre.

—Peut-être, en effet, jusqu'à ce jour, cette pensée a-t-elle été la mienne.

—Jusqu'à ce jour?

—Oui, puisque tu m'interroges, je te l'avoue sans difficulté. L'amour ne possède point parmi ses privilèges celui d'y voir toujours clair, tout au contraire: aussi je me suis méfié du mien, et j'en ai fait abstraction complète pour te bien étudier.

Je fis un léger mouvement de surprise.

—Écoute, Ginevra, on ne sait ce que sera un jeune soldat qu'après l'avoir vu à sa première bataille. On ne sait pas non plus ce que sera une femme de ton âge, avant qu'elle est affronté ce terrible champ de bataille du grand monde. Mais si j'ai un talent, c'est celui, je crois, de ne pas me tromper dans une pareille étude. Sois tranquille, Ginevra, à dater de ce jour je ne te surveillerai plus.

—Ainsi, Lorenzo, lui dis-je un peu émue, c'était vraiment un regard soupçonneux que le vôtre, et il vous a fallu tout ce temps pour vous convaincre que vous pouviez vous fier à moi?

—Il m'a fallu vous voir au feu, dit-il en reprenant son ton railleur. Ne vous en plaignez pas, ma belle Ginevra, vous êtes sortie victorieuse de l'épreuve, victorieuse à ce point que, tout en vous trouvant aujourd'hui plus charmante encore que de coutume, je n'ai pas songé un seul instant à vous surveiller. Et cependant, poursuivit-il d'un ton qu'il voulait rendre enjoué, mais qui, malgré lui, était amer, ces fleurs qui vous vont si bien, elles ne sont pas toutes faites pour me rassurer.

Et, arrachant un oiseau rouge entremêlé au feuillage de ma guirlande, il me le montra avec un sourire qui me sembla cruel, et il allait le mettre à sa boutonnière, lorsque je le lui arrachai, pâle d'émotion, et je le jetai loin de nous.

—Lorenzo, dis-je d'une voix tremblante, vous n'êtes pas généreux, et vous êtes bien injuste.

J'aurais mieux fait de rire et de penser qu'il ne savait pas ce qu'il faisait. Non, il ne savait pas ce qui s'était passé dans mon âme depuis le jour dont il évoquait ainsi le fatal et sanglant souvenir! Non, il ne pouvait comprendre l'intolérable souffrance qu'il me causait par ce réveil soudain de regrets, de douleur et de honte! ... Il lisait bien pourtant dans mon cœur jusqu'à une certaine profondeur, mais combien il était loin, combien, hélas! il était incapable d'aller jusqu'au fond, et de mesurer ou seulement de soupçonner le changement radical qui s'y était opéré en un jour. Ce qu'il remarqua avec surprise et avec effroi, ce fut ma pâleur, et le changement qui bouleversa mes traits. Il chercha à me calmer, et je vis qu'il était inquiet et impatient à la fois de l'émotion qu'il avait soulevée. Je fis un violent effort pour me vaincre; et bientôt, en effet, le battement de mon cœur s'apaisa. Mais il me semblait qu'un souffle de glace avait traversé l'air, et que les fleurs à peine écloses de mon bonheur naissant se fanaient déjà et courbaient la tête.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE ROYALE CANADIENNE

CONTRE LE FEU ET LES ACCIDENTS DE LA MER.

CAPITAL SOUSCRIT, - - \$4,000,000.00

Comptant près de 2000 Actionnaires.

Les Fonds destinés au paiement des Réclamations, excèdent Sept Cent Mille Dollars.

Cette Compagnie est prête à accepter toutes espèces de Risques contre le Feu à des taux modérés. Toutes les Réclamations seront payées immédiatement après que la perte sera établie.

BRANCHE DE LA MARINE.

Cette Compagnie est prête à émettre des polices sur les Navires de Navigation Intérieure, et sur la cargaison portée par les voiliers et les vapeurs de navigation intérieure à des taux aussi avantageux que toute autre Compagnie de première classe. Des Polices à découvert pour des risques de navigation intérieure sont émises à des Taux Spéciaux. Les Pertes sont évaluées en équité et promptement payées au Bureau principal.

DIRECTEURS:—HON. JOHN YOUNG, Président. J. F. SINCENNES, Vice-Président.

ANDREW ROBERTSON, J. R. THIBAUDEAU, L. A. BOYER, M. P.

JOHN OSTELL, W. F. KAY, M. C. MULLARKY, ANDREW WILSON,

Secrétaire-Trésorier, ARTHUR GAGNON. Gérant Général, ALFRED PERRY.

Gérant de la Branche Marine, CHAS. G. FORTIER.

BANQUIERS:—BANQUE DE MONTREAL.

BANQUE DU PEUPLE.

5-46-52-1

XIV

A dater de ce jour, en effet, Lorenzo, ainsi qu'il l'avait dit, cessa de s'occuper de moi dans le monde. Mais ce retour de confiance ne me causait aucune joie. Je demeurai douloureusement blessée de ce qui s'était passé entre nous: je trouvais ses soupçons plus humiliants encore que ceux de mon père. Cette faute que j'avais tant pleurée, je commençais à me dire qu'elle ne méritait pas un si cruel et si long châtement!

Je ne fus, d'ailleurs, affranchie du malaise que m'avait causé sa surveillance que pour en éprouver un autre qui devait bientôt s'accroître et enfin me placer en face de ma vraie destinée. Il me fallut peu de temps, en effet, pour m'apercevoir que la nouvelle attitude de Lorenzo ressemblait parfois moins à la confiance qu'à l'indifférence.

MME. AUGUSTUS CRAVEN.

(A continuer.)

Les annonces de mariages, naissances ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un sou chaque.

NAISSANCE

En cette ville, mercredi, le 10 du courant, la dame de L. W. T. Frechet, Secrétaire-Trésorier de la Société de Construction du Canada, une fille.

MARIAGE

A Haverhill, Mass., le 5 février 1875, par le Rév. M. L. A. Casgrain, M. Modeste Mollour, à Dlle Mélanie Dupuis, Garçon et fille d'honneur: M. Magnus Provost et Dlle Sarah Bissonnette.

DECES

A Montréal, le 7 courant, à l'âge de 4 ans, 10 mois et 7 jours, Marie-Joseph-Albert-Edgar, enfant de P. E. Quintal, Ecr., Marchand.

En cette ville, le 12 courant, Marie-Elizabeth, fille de Frédéric Sénécal, Ecr., Marchand, âgée de dix ans et demi.

LA BANQUE DU PEUPLE

DIVIDENDE No. 79.

Les Actionnaires de la Banque du Peuple sont par les présentes notifiés qu'un

Dividende Semi-Annuel de Quatre par Cent, pour les six mois courant, a été déclaré sur le Fonds Capital, et sera payable aux bureaux de la Banque.

LUNDI LE PREMIER MARS PROCHAIN, et les jours suivants.

Le Livre de Transfert sera fermé du 15 au 23 Février inclusivement.

Par ordre du Bureau des Directeurs, A. A. TROTTIER, Secrétaire. 6-6-3-82

Montréal, 30 Janvier 1875.

LA BANQUE DU PEUPLE

AVIS.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE des Actionnaires de la Banque du Peuple, aura lieu aux Bureaux de la Banque, Rue St. Jacques, LUNDI, le PREMIER MARS prochain, à TROIS heures P. M., conformément aux 16ème et 17ème clauses de l'Acte d'Incorporation.

Par ordre du Bureau des Directeurs, A. A. TROTTIER, Caissier. 6-6-3-83

Montréal, 30 Janvier 1875.

MAGNIFIQUES CADEAUX DU JOUR DE L'AN !!

OVIDE FRECHETTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

CAISSE D'ÉCONOMIE, RUE ST. JEAN, N. 7, QUÉBEC.

Mr. O. FRECHETTE vient de recevoir de Paris et de Londres un assortiment complet d'articles de Fantaisie et du dernier Goût pour étrences de Noël et du jour de l'An. On trouvera dans sa Librairie un choix complet de livres d'Eglise très-élegamment reliés avec agrafes et coins imitant parfaitement l'or et l'argent, objets de piété en général. Fantaisies pour étageres, Statuettes d'un fini irréprochable. Gravures fines. Chromos Variés. Albums pour Photographies. Fournitures de Bureaux, Papeterie fine, Boîtes de Mathématiques, de Couleurs, Plumes et Porte-Plumes d'or et d'argent, etc., etc. Mr. O. FRECHETTE tient aussi les livres Classiques, la Littérature des meilleurs Auteurs Français et Anglais. Les amateurs du beau, sont instamment priés de venir visiter cet établissement. 10-49-52-4